

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri QUILLET

Le premier pas

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 83-85

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le premier pas.

Vous connaissez tous, pour en avoir été témoins, le moment critique, solennel, où bébé va essayer ses premiers pas. C'est une entreprise qui lui semble très grosse ; son regard est anxieux, agité ; il regarde, il hésite, il veut prendre son élan, il hésite encore... enfin le voilà dans l'arène, il en franchit le court espace en un clin d'oeil et tombe dans les bras qui l'attendent, et les cris joyeux éclatent, et il est content de ce grand acte, de ce succès remarquable. A partir de ce jour, l'enfant s'enhardit ; peu à peu, il marchera sans aucun secours.

Ceux qui se sont engagés dans l'action sociale connaissent les émotions du premier pas : « Puis-je aller de l'avant, est-ce mon devoir, serai-je à la hauteur de l'entreprise ? Et si je m'en tire, mon action sera-t-elle féconde, suivie ? » Il a donc hésité ; il a calculé le pour et le contre ; puis il s'est enhardi, un beau jour il est monté sur une estrade, il y a laissé déborder son cœur, et une douce satisfaction est venue le récompenser de ce premier essai. Et il regrette d'avoir tant attendu, et il s'énerve d'en voir tant d'autres qui attendent encore.

Il en est d'autres qui ont commencé l'action sur un plus petit théâtre ; c'est par exemple, un curé de campagne, il a entendu dire, lui, le délaissé, lui, l'obscur ouvrier, qu'il pouvait regagner l'affection et la confiance de ses enfants adoptifs ; qu'il agirait utilement en s'occupant discrètement de leurs intérêts matériels.

Ils se procure des *Manuels*, sur les *Caisses Raiffeisen*, sur les *syndicats*, sur les *Engrais* ; il s'y délecte, non par goût mais par devoir, et le soir, au lieu de somnoler en attendant le couvre-feu, le voilà

qui parle gaiement à ses paysans qu'il a réunis à la veillée, le voilà qui les initie à ce qui se pratique dans les grandes exploitations, et quand, plus tard, il traverse les prairies en fleurs, les blés d'un vert-poireau, il s'entendra interpeller (comme un que je connais a été interpellé le printemps passé) : Eh ! monsieur le curé, voyez, *vos scories* ont fait effet : dix voitures de foin où il y en avait *quatre...* et ce blé à Nestor, est-il vert, a-t-il des épis ? rapport à la nitrate (*sic*).

Plus loin, c'est François qui ne dit rien ; il baisse la tête, François ; les autres le ricanent, il les a assez ricanés, lui, quand il les a vus jeter cette poussière grise, au mois de novembre dernier ; dire ce qu'ils étaient noirs alors, nos semeurs de *crasse de fer...*« tel qui rit aujourd'hui dimanche pleurera. » Ce n'est pas que François pleure, mais enfin il faudra bien acheter du foin au printemps, peut-être pour 400 ou 500 fr., tandis qu'avec 200 fr. de scories, il aurait probablement récolté en cinq ans (l'effet de la scorie dure environ cinq ans), la valeur de 4.000 fr. de fourrage ; je n'avance pas au hasard, c'est un petit minimum.

Et ce curé a fondé Caisse rurale, Syndicat pour achats de toutes sortes. — Allez demander aujourd'hui aux habitants de N... ce qu'ils pensent de leur curé. « Notre curé, vous répondront-ils, eh bien, c'est un homme ! » Demandez au curé s'il est content d'être sorti de sa sacristie ?... il vous répondra tranquillement sans hausser la voix, avec cet accent des forts : « j'ai plus fait en trois ans pour le relèvement moral de ma paroisse avec ce système, que je n'avais fait en vingt ans avec l'ancienne méthode. »

N'allez pas croire pourtant que la méthode n'a pas ses côtés pénibles, ses ennuis et ses surprises, mais enfin quand on peut espérer pareil résultat, le chemin pour y arriver ne compte guère.

Et puis M. le curé comptera sur les âmes de bonne volonté, sur les jeunes surtout, car n'est-ce pas de ses rangs que nous attendons des renforts ? n'est-ce pas là l'armée de l'avenir ; croyez-vous qu'il n'y a pas du travail pour tout le monde ? qu'est-ce que nous pourrions, nous autres curés, si nous n'avions des gens sur qui nous appuyer ? Suffit-il de fonder des œuvres ? Ne faut-il pas les soutenir, les revoir, inspecter les comptabilités, se trouver à l'auberge syndicale les jours de foire pour répondre aux demandes, donner des renseignements ; ne faut-il pas relever les énergies par quelques conférences ? Ne faut-il pas songer aux assurances du bétail, aux mutualités de jeunes et d'adultes, aux caisses rurales, aux coopératives d'achat et de vente, aux syndicats d'industrie agricole, aux conférences volantes pour l'enseignement des petits et des grands ? Ne serait-il pas à souhaiter, n'est-il pas nécessaire, urgent, indispensable qu'il y ait dans chaque commune un jeune homme un peu au courant de ces choses et des connaissances agricoles, pour donner dans les Cercles ou une réunion de jeunes, un cours d'adultes, un cours professionnel... qui contribuerait à retenir nos jeunes à la campagne, parce qu'ils préféreraient au souffle empoisonné des villes, l'air pur et embaumé de nos prés et de nos bois.

Abbé QUILLET